

LAURENT SEYER

**D'ÉTRANGES
HAUTEURS**

FINITUDE

1

Le Saut-du-Moine

NUIT DU 19 AU 20 JUILLET 1944

Je vais les réveiller un par un, renouvelant pour eux le rituel par lequel ma mère m'arrachait au sommeil, les matins d'école. Assise sur le bord du lit, elle posait délicatement une main sur mon épaule, sans imprimer de pression, sans peser, laissait l'épiderme des doigts diffuser sa chaleur à travers le coton du pyjama, inclinait le buste pour approcher sa bouche tout près de mon oreille, puis murmurait mon prénom et le répétait doucement jusqu'à ce que j'ouvre les yeux. À mon tour, je vais me pencher sur chacun de ces visages hirsutes, barbouillés de rêves grandioses, des soucis de l'aujourd'hui et de l'humus de la forêt, et je vais prononcer à mi-voix les noms qu'ils se sont choisis pour la vie clandestine.

Il est presque minuit. Je commence par Denolle, couché juste à côté de moi. Voilà une semaine que nous a rejoints ce moineau de la ville, paraissant trois ans de moins que les dix-huit qu'il revendique, et Pelletier m'a demandé de veiller sur lui, non que sa loyauté inspire le moindre doute, mais ses traits juvéniles font craindre une fragilité de l'âme dont on ne sait si elle résistera aux épreuves qui nous attendent.

— Denolle!

Il se tourne dans un grommèlement, déplaçant une bouffée d'air où se mêlent odeur de champignons humides et fumet de cendre froide, fragrance sauvage qui ne nous quitte plus depuis que nous avons gagné les bois. Le gamin dort toujours, alors je secoue légèrement son bras.

— Denolle!

Il ouvre un œil et, dès qu'il me reconnaît, se redresse brusquement et chuchote :

— Bonjour, Surville!

— Lève-toi... et mange.

Le grand adolescent est sur ses pieds avant que j'aie eu le temps de me relever. Un vrai élastique. Il sait pourquoi je l'ai réveillé.

— Branchu!

— Présent, Sergent!

— Lève-toi... et mange.

Ce montagnard trapu doit avoir plus de quarante ans, j'en ai vingt-trois. Je lui ai déjà dit plusieurs fois de ne

pas m'appeler « Sergent », moi qui n'ai même pas fait mon service militaire, mais quand je lui répète que je n'ai aucun grade, Branchu me regarde fixement sans rien dire, puis il recommence à me donner du « Sergent » à la première occasion. Paysan taiseux, il fait partie de notre groupe depuis son origine. Quand nous avons pris le maquis à la mi-mai, le chef lui a demandé de rester quelque temps dans la vallée pour organiser notre ravitaillement, en sollicitant les fermes avoisinantes. En quelques jours, il mit en place un système de rotation entre plusieurs exploitations et s'assura qu'elles reçoivent toutes un reçu en bonne et due forme attestant leur contribution, ce qui permit de préserver de bonnes relations avec ces bienfaiteurs plus ou moins volontaires. Aucun d'entre nous ne serait parvenu à un tel résultat en si peu de temps. Depuis, Branchu nous a rejoints pour participer aux combats, qui se sont intensifiés après le débarquement en Normandie.

Je me dirige ensuite vers Zanchetta, Messaoud et Sicard, et répète avec chacun le même cérémonial. Malgré l'agitation des préparatifs qui emplit peu à peu le dortoir, aucun d'entre eux n'ouvre les yeux avant d'avoir senti la chaleur de ma main sur son bras et entendu ma voix détacher distinctement les syllabes de son nom.

Nous appartenons à la section Pelletier du secteur 1 des Forces Françaises de l'Intérieur en Isère. Hier, nous avons quitté le chalet d'alpage où nous campions, sur les

premières hauteurs du massif de Belledonne, dans le cirque naturel qui enserme le lac Achard. Je m'étais habitué à ce logis sommaire, fait d'une pièce unique sans aucun aménagement, mais dont les murs de pierre coiffés d'une toiture en lauze nous furent un précieux abri quand, la nuit venue, la froidure de l'altitude venait picoter nos corps grillés tout le jour par le soleil d'été. Nous sommes descendus, en fin de journée, prendre position dans une maison amie à l'entrée de Rioupéroux, village typique dont les vallées alpines sont constellées, encaissé entre les flancs boisés de la montagne naissante, étalé sur les rives de la Romanche et adossé à une usine hydroélectrique faisant vivre les foyers de la commune. Nous y avons retrouvé les hommes du Groupe Franc Robert, venus renforcer nos effectifs pour le coup de main. Pelletier les a salués chaleureusement et s'est presque enflammé en louant ce bel exemple de coopération entre différentes composantes de la Résistance, dont certains en haut lieu feraient bien, selon lui, de s'inspirer.

J'ai l'impression d'être chez moi dans cette vallée humide et boisée, au pied des Alpes, et pourtant je ne connais la région que depuis quelques mois. Au moment de la déclaration de guerre, je vivais avec mes parents dont je suis l'unique enfant, à Foug en Meurthe-et-Moselle, ma ville natale. À dix-huit ans, j'étais trop jeune pour être mobilisé, mais après l'annexion de l'Alsace et la

Moselle en octobre 1940, je craignais de voir le reste de la Lorraine être à son tour absorbée par le *Reich*, ce qui eût entraîné mon intégration dans l'armée allemande. Revêtir l'uniforme nazi était pour moi inconcevable : je décidai de fuir la région et fis part de ma décision à mes parents. Mon père, ingénieur discret ayant travaillé toute sa vie aux Fonderies de Pont-à-Mousson, n'avait jamais beaucoup parlé avec moi, considérant que l'exemple d'une existence bien ordonnée suffisait à mon éducation ; il me signifia son approbation par un regard silencieux où se mêlaient la fierté paternelle et la compassion pleine d'effroi du soldat de la Grande Guerre. Ma mère, personnalité impétueuse à la stature imposante, qui exerçait son inclination naturelle pour le commandement au sein de la paroisse locale et du foyer domestique, fut plus volubile et m'accorda un consentement exploré en m'inondant de recommandations pratiques pour ne pas attraper de maladies, demeurer un bon catholique et rester en vie. Je pris donc un train vers le sud, avec pour seul point de chute l'adresse d'un prêtre à Aix-en-Provence, qui avait déjà aidé plusieurs Lorrains à trouver des foyers d'hébergement en zone libre. Après avoir logé quelques jours au presbytère, je fus accueilli par une famille protestante de Manosque, monsieur et madame Richer, couple aisé ayant une fille unique du même âge que le mien, au charme ingénu, Mireille. Pendant deux ans, j'ai mené chez ces hôtes bienfaiteurs une existence

parfaitement heureuse, dont on aurait parfois pu douter qu'elle se déroulait dans un pays en guerre. Étudiant en économie, je préparais le concours d'admission à HEC et le reste du temps me laissais entraîner par Mireille dans la vie culturelle manosquaine, qui demeurait trépidante. À sa suite, je rejoignis une troupe dont le nom claquait comme un défi à la fatalité de l'époque, Jeunesse Littéraire et Théâtrale, créée par un écrivain admirateur de Giono. Mireille rayonnait, elle me couvrait de cajoleries, louait ma prestance sur scène, me trouvait un physique de jeune premier ; son exubérance affective, inédite pour le gaillard timide que j'étais, me fascinait.

Malgré l'euphorie de notre idylle naissante, je n'oubliais pas les circonstances qui m'avaient mené à Manosque et, au printemps 1942, je suis entré pour la première fois en contact avec la Résistance, à l'occasion d'une réunion animée par le responsable local de Combat, Louis Martin-Bret. J'ai commencé à diffuser des tracts appelant à la résistance contre l'occupant, que nous allions chercher à l'imprimerie du boulevard de la Plaine. Une nuit, nous avons placardé aux domiciles de tous les collabos notoires de la ville des affichettes favorables à de Gaulle. Puis j'ai participé au sabotage des lignes à haute tension alimentant l'usine AFC (Alais, Frogès et Camargue) de Saint-Auban, dont la production de magnésium, d'aluminium et de chlore était détournée par les Fritz pour les besoins de leur industrie d'armement.

À la même époque, j'ai été enrôlé dans les *Chantiers de la jeunesse*, comme tous les garçons de mon âge et je me suis vite aperçu que cette institution, créée soi-disant pour suppléer au service militaire suspendu à la suite de l'Armistice, servait en fait de lieu de propagande au régime de Vichy, un responsable local allant jusqu'à nous enjoindre à partir travailler en Allemagne, dans le cadre du Service du Travail Obligatoire. Aller travailler en Bochie! J'ai immédiatement déserté les *Chantiers*, ce qui me valut d'être recherché par la police. Après avoir échappé de justesse à une de leurs descentes chez les Richer, j'ai trouvé refuge dans la ferme de Martin-Bret, sur la route d'Apt, comme de nombreux réfractaires. Mais l'étau de la police se resserrant, j'ai dû me résoudre à fuir Manosque. En quête d'une destination où je ne serais pas inquiété, je m'adressai au directeur de l'usine AFC locale, dont j'avais fait la connaissance lors de la préparation du sabotage de Saint-Auban. Faisant jouer le réseau des sympathisants de la Résistance au sein du groupe chimique qui l'employait, il me recommanda auprès de son homologue de Rioupéroux, qui accepta de m'embaucher comme employé de bureau au sein de son usine d'électrolyse, en mars 1944. C'est là que j'ai connu Pelletier. D'une dizaine d'années mon aîné, il était contremaître aux fours de l'usine. Bien que peu bavard, ce petit Alsacien brun et sec manifesta immédiatement une affection protectrice envers le grand blond lorrain que j'étais. J'ai

tout de suite rejoint la section qu'il avait créée et je l'ai suivi lorsqu'il reçut l'ordre du capitaine Lanvin, responsable FFI du secteur 1, de prendre le maquis dans le massif de Belledonne, le 14 mai 1944.

Notre cohorte interlope se regroupe à présent en silence dans la fraîcheur de la nuit iséroise : mi-guerriers, mi-hommes des forêts, dans nos habits dépareillés, nos lourds godillots et nos larges bérets couvrant mal des tignasses en désordre, nous formons une étrange armée dépenaillée de soldats aux allures de braconniers. Nous sommes le Maquis de l'Oisans.

Pelletier se tient en silence au milieu de nous. Bien que de nombreux gaillards le dépassent comme moi d'une bonne tête, une aura d'autorité naturelle émane de cet homme râblé aux joues creusées, le béret tombant impeccablement sur son oreille gauche depuis le milieu du front, en recouvrant partiellement le sourcil. Comme à chaque fois que nous partons en opération, il porte autour du biceps droit le brassard tricolore sur lequel il a lui-même dessiné une tête de mort surplombant deux fémurs croisés, emblème de la section qu'il dirige. Hier soir, lors d'une veillée sans feu après le dîner, il nous a présenté à mi-voix la mission : mettre la main sur un train contenant armes et munitions, qui se trouve actuellement immobilisé sous le tunnel du Saut-du-Moine, à Jarrie, sur la ligne reliant Grenoble à Briançon. Ce train est

bloqué là depuis deux jours, à la suite d'une action de sabotage menée par les Francs-Tireurs et Partisans de Pont-de-Claix. Les Fritz ont immédiatement commencé les travaux de réparation de la voie ferrée endommagée et le site est protégé par une trentaine de *Feldgrau*, équipés de deux mitrailleuses MG42 positionnées en hauteur sur la croupe du tunnel, une à l'entrée et l'autre à la sortie, où nous attaquerons. La nuit, les ouvriers du chantier, des civils requis pour la plupart, rentrent dormir chez eux et seuls les militaires bleu-gris restent sur place. Tous ces renseignements ont été collectés auprès de deux soldats polonais enrôlés dans la *Wehrmacht*, en poste au Saut-du-Moine et qui ont été interceptés avant-hier dans un café de Jarrie, par le Groupe Franc Robert. Quant à Pelletier, il est allé lui-même repérer les lieux dans l'après-midi. Maîtrisant parfaitement la langue allemande, il s'est fait passer pour un travailleur du STO en permission et n'a pas hésité à engager la conversation avec les deux soldats qui gardaient le site, le temps pour lui de mémoriser sa configuration et de noter avec satisfaction que les abords du tunnel étaient surplombés par des taillis qui camoufleraient notre approche.

Il est crucial pour nous de mettre la main sur ce convoi, car le manque d'armement reste le principal problème du Maquis de l'Oisans, alors que la bataille finale pour la libération du pays est engagée. Le capitaine Lanvin ne manque d'ailleurs jamais une occasion de s'en plaindre,

regrettant que notre secteur soit bien moins généreusement servi par les parachutages alliés que notre prestigieux voisin du Vercors. Lors de son discours de la veille, Pelletier ne nous a pas caché que le risque de l'opération est à la hauteur de l'enjeu ; il mise sur l'effet de surprise au milieu de la nuit pour prendre le contrôle du poste de surveillance, qu'il faudra neutraliser dès le début de l'assaut si nous ne voulons pas être exposés aux tirs de la mitrailleuse. Cette tâche est dévolue au Groupe Franc Robert, qui doit nous ouvrir l'accès au tunnel.

Nous partons de Rioupéroux dans un camion arrivé la veille de Grenoble et nous arrivons aux abords du Saut-du-Moine un peu avant une heure du matin. L'approche à travers les taillis se fait au ralenti, l'obscurité nous obligeant à une concentration extrême pour effectuer chaque mouvement avec le moins de bruit possible. Je suis en première ligne, Pelletier m'a demandé de mener l'assaut initial avec une demi-douzaine de membres de la section. Dès que le poste allemand est en vue, je stoppe notre avancée pour mieux scruter la pénombre et je repère la locomotive que la lune fait scintiller comme une langue venimeuse dans la gueule du tunnel. Une centaine de mètres à découvert me séparent d'elle et, autour de la mitrailleuse, trois points lumineux indiquent le nombre de Boches en poste, en train de fumer une cigarette. À quatre pattes, je m'approche le plus possible de la lisière des arbustes et guette le moindre mouvement autour des

sentinelles, qui me donnerait le signal d'attaquer. Soudain des ombres s'abattent sur les soldats montant la garde, je m'élançai et fais signe à mon groupe de me suivre. Nous progressons vers l'entrée du tunnel, en essayant de rester les plus silencieux possible, mais un cri en allemand vient rompre la quiétude apparente de la nuit. Un Fritz nous aperçut, il fait feu immédiatement, nos gars ripostent, la fusillade est lancée. Je me rue dans le tunnel. Dès que j'atteins le premier wagon, j'agrippe la poignée de la porte que j'ouvre d'un coup sec et, prenant appui sur le marchepied, je me hisse à l'intérieur. La pétarade d'un fusil-mitrailleur en provenance du couloir m'accueille et ma jambe gauche se dérobe sous l'impact des balles. Je m'affaisse, le corps à moitié engagé dans le wagon, à moitié en équilibre sur les marches extérieures. Ma mitrailleuse est coincée sous ma jambe, je hurle en produisant un effort surhumain pour la dégager et, toujours allongé dans cette posture inconfortable, je la brandis et envoie une rafale dans le couloir. Deux Boches qui étaient sur le point de m'atteindre s'écroulent à un mètre de moi. Les maquisards qui m'ont suivi m'enjambent et pénètrent dans la rame en gueulant, je reconnais le petit Denolle à la façon dont il saute par-dessus moi, tout en souplesse, comme un athlète franchissant une haie avec grâce. Puis je sens deux bras me soulever sous les épaules et me tirer hors du wagon.

— Ça va aller, Sergent ?

— Laisse-moi, Branchu ! Va aider les autres !

Le montagnard obéit et part prêter main-forte à ceux qui sont dans le feu du combat, non sans m'avoir préalablement fait rouler sous le wagon, pour me mettre à l'abri. Durant de longues minutes, les *tacatacs* métalliques des pistolets-mitrailleurs résonnent entre la carcasse du train et le rail contre lequel je suis allongé. Il me semble que les combats tournent à notre avantage, j'entends des Frizous, surpris dans leur sommeil, se réveiller en panique et se rendre sous la menace des FFI. Les cris en allemand et en français se mêlent, je reconnais aussi des mots polonais, mais il n'est pas nécessaire d'être expert en langues pour différencier à leurs intonations l'injonction de celui qui tient le fusil et la supplication de ceux qui se rendent sous sa menace. Je suis tellement concentré à analyser le moindre bruit pour me faire une idée de l'évolution des combats, que j'en oublie ma jambe meurtrie ; je n'ai même pas pensé à y jeter un œil pour vérifier l'étendue des dégâts. Coincé sous le train, je commence à manquer d'air et perds progressivement la notion du temps, je ne sais plus depuis quand l'assaut a été donné, ma jambe doit pisser le sang, je sens mon corps se vider de son énergie, chaque membre et chaque organe se relâcher, sensation douce et cotonneuse dans laquelle mes sens s'éteignent progressivement. Et puis, comme un orage prenant fin, les armes se taisent d'un coup, des voix se rapprochent, des mains m'agrippent sous le wagon et me tirent à découvert. Pelletier s'agenouille et se penche vers moi.

— Bon travail, Surville! On embarque tout ce p'tit monde et on met les gaz. On va te tirer d'là.

Je réponds mais ne suis pas certain que Pelletier m'entende, il interpelle Brun et Michaud, qui étaient en train de décharger la marchandise pour l'embarquer au plus vite, et leur demande de m'évacuer. Au moment où Brun me saisit sous les hanches, je sens une terrible décharge monter depuis mes pieds et me cisailer le bas-ventre. Je me redresse autant que je peux sur les coudes, pour m'enquérir enfin de l'état de ma jambe : le mollet gauche est criblé de plomb et la toile déchirée du pantalon gorgée de sang. J'ai ignoré la douleur pendant toute la durée des combats, mais celle-ci prend maintenant sa revanche en s'abattant sur moi comme un rapace, vexée sans doute d'avoir été si longuement dédaignée.